Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 14 (2009)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REZENSIONEN / COMPTES RENDUS

DOUTES, CROYANCES ET DIVINATION
UNE ANTHROPOLOGIE DE L'INSPIRATION DES DEVINS ET DE LA VOYANCE

BERTHOD Marc-Antoine
2007. Lausanne: Editions Antipodes (Regards anthropologiques).
ISBN 978-2-940146-71-0. 428 p.

Olivier Schmitz · Facultés universitaires Saint-Louis (Centre d'études sociologiques) · Bruxelles

Comment s'élaborent le discours et les croyances portant sur l'invisible? C'est à cette question que tente de répondre Marc-Antoine Berthod, à partir d'une enquête approfondie sur les conditions de production de la parole mantique de devins, médiums et autres extralucides. La divination a toujours été un objet privilégié par l'anthropologie qui a généralement vu dans ses pratiques un mode d'accès au monde invisible et, par là, la voie royale pour découvrir la nature de la pensée de l'Autre. Des travaux importants lui ont déjà été consacrés, sans pour autant, semble-t-il, que l'on ait épuisé sa richesse anthropologique. Mais cette fois-ci, il ne s'agit pas d'analyser les pratiques, les symboles et le langage divinatoire ayant cours dans une société extra-occidentale. L'auteur s'est intéressé à ces voyant·e·s professionnel·le·s qui proposent tantôt dans les rubriques spécialisées de la presse hebdomadaire des séances de voyance par lignes téléphoniques payantes, tantôt des consultations privées à domicile. Ce travail est une contribution importante à l'ethnologie de la pensée magique en Europe dont les travaux d'Ernesto De Martino dans les Pouilles et en Lucanie italiennes ont ouvert la voie. Et c'est avec beaucoup d'à propos que M.-A. Berthod reprend et poursuit les analyses de la pensée magique de cet auteur, à la fois philosophe, historien et ethnographe, là où celui-ci les avait laissées.

A la suite de De Martino, M.-A. Berthod envisage la divination comme une pratique consistant à mobiliser les catégories du connu et de l'inconnu, du visible et de l'invisible, dans un jeu de va-et-vient entre les éléments perceptibles de la situation de consultation et leur au-delà. Il ne s'agit donc pas seulement de prédire l'avenir, mais aussi de produire une parole porteuse de sens. L'enquête repose en grande partie sur des entretiens biographiques que l'auteur a menés auprès de «voyant·e·s» professionnel·le·s. Même si la situation de consultation est abordée et documentée à de nombreuses occasions par le discours des voyants, l'effet de cette parole sur les consultants ne fait pas l'objet d'une attention particulière de la part de l'auteur. On l'aura compris, ce n'est pas l'objet central de cette recherche. L'objectif, ici, est de comprendre les mécanismes de production de la parole divinatoire à travers le regard que les devins portent sur leur propre expérience.

Le premier chapitre, qui a pour but de situer la divination dans une certaine épaisseur historique et culturelle, rapproche encore davantage la démarche et le cadre d'analyse des travaux d'Ernesto De Martino qui, à de nombreuses reprises, a souligné les limites de l'approche synchronique. Mais c'est aussi dans ce chapitre que sont évoqués et discutés rapidement toute une série de travaux anthropologiques consacrés aux pratiques divinatoires et apparentées. La seconde partie de ce chapitre contient ainsi une excellente synthèse des apports de l'anthropologie à l'étude du magique.

Le deuxième chapitre, qui constitue la partie la plus volumineuse de l'ouvrage, déploie le matériau empirique de l'enquête, sous la forme de six «portraits». L'analyse du discours et des concepts utilisés par les voyant·e·s pour rendre compte de leur vécu et de leur rapport à soi et au monde y est remarquable à plusieurs égards, bien qu'une synthèse des résultats et des lignes de force de l'analyse en fin de chapitre aurait certainement été profitable. La richesse et la densité du matériau traité cas par cas produisent en effet le sentiment que chaque destin étant unique, il n'est finalement pas possible de dresser le portrait sociologique du devin, ni d'identifier les processus sociographiques donnant lieu à la reconnaissance sociale du «don» de voyance et à la

légitimité de la parole mantique, pourtant esquissés à la fin de la première partie, à partir d'autobiographies publiées: la manifestation d'une faculté assimilée à un don (de soi), une personnalité tournée vers les autres, le perception de phénomènes sensitifs particuliers en présence de souffrance, etc. L'exercice du don de voyance serait en quelque sorte l'aboutissement de l'extériorisation de caractéristiques personnelles inhabituelles, de «manifestations étranges que l'espace public ne peut absorber» (p. 148), mais nécessitant toutefois certaines formes de validation par l'entourage, bien que rarement encouragées dans les sociétés occidentales.

L'abondance de matériaux textographiques cède la place, dans la troisième partie de l'ouvrage, à une discussion théorique érudite et nuancée, dont le fil conducteur réside dans l'étrangeté produite par la parole divinatoire, notamment par la mise en présence d'une altérité radicale évoquant un «ailleurs», un «au-delà», des «énergies», etc. La consultation consiste en quelque sorte à ouvrir un espace de jeu miréel mi-fictif, où l'incertitude liée à la situation du consultant va pouvoir être progressivement dissoute par le devin. La notion de «sentiment d'extension de soi», définie comme «le produit de certaines expériences (épreuves corporelles, émotives, familiales ou affectives) aboutissant à des modifications de la conscience de soi» (p. 296), centrale dans la discussion que propose l'auteur du rapport du voyant au sacré et à l'espace du sacré, constitue certainement un outil conceptuel très pertinent pour comprendre la logique du discours mantique. Pour M.-A. Berthod, c'est ce sentiment d'extension de soi associé à des événements biographiques particuliers qui va susciter des émotions religieuses ou spirituelles et ainsi favoriser la production d'intuitions au cours de la consultation. Pour comprendre la nature de ce sentiment, il est donc nécessaire de recourir à un cadre théorique donnant toute son importance à la transformation d'états mentaux et corporels en pouvoirs socialement utiles. Et c'est chez Mauss, Bastide mais surtout chez De Martino que l'auteur trouve cet ancrage théorique. Chez Mauss tout d'abord qui, le premier, a souligné l'importance d'observer la manière dont le magicien exploite ses propres états corporels et mentaux lorsqu'il est au service de la collectivité. Chez Bastide ensuite, qui a défendu l'idée d'une cohabitation possible entre des comportements de maîtrise de soi chez certains individus au cours d'expérience d'effervescence religieuse ou bien en situation de participation mystique au sein de configurations sociales particulières. Chez De Martino enfin, qui a abordé le sentiment d'extension de soi dans le cadre de la relation entre deux individus, comme c'est toujours le cas dans la consultation de voyance. De Martino part en effet de l'expérience personnelle pour construire son analyse du phénomène religieux ou magique soulignant la faiblesse des principales analyses anthropologiques qui ne prennent pas assez en compte le conditionnement culturel et le sens des réalités magiques, définies dans leur contexte socio-historique. En reprenant précisément ici l'analyse de-martinienne, l'auteur souligne surtout l'originalité de cette pensée, qui fait aujourd'hui l'objet d'une relecture amplement justifiée.

L'acte de voyance est ensuite abordé comme une pratique avant tout relationnelle, fondée sur le dialogue entre deux interlocuteurs, le devin et le consultant, participant tous les deux à l'entretien du dispositif qui assure l'efficacité du discours mantique: celui-ci est efficace parce qu'une partie de la responsabilité de ce qui est dit au cours de la consultation est attribuée à «Dieu», à un «guide», etc. «On me dit...» énonce le·la voyant·e... Par de tels procédés rhétoriques les voyant·e·s produisent des énoncés prédictifs qui invitent leurs consultants à partager un acte de foi dans un contexte où les contenus de croyances peuvent changer. Autrement dit, selon l'auteur, le discours mantique reposerait sur une rhétorique combinant trois aspects particuliers. La première de ces caractéristiques serait de brouiller les catégories habituelles de la pensée (en rendant par exemple présente une personne décédée). La deuxième consisterait à jouer sur l'indétermination des termes, signes et symboles mobilisés durant la consultation, et qui peuvent se prêter à des interprétations parfois contradictoires. Troisièmement, il s'agit d'un discours qui contient un certain potentiel suggestif en raison des emprunts fréquents à des conceptions philosophiques voire métaphysiques issues de civilisations lointaines ou carrément disparues.

Un dernier chapitre sacrifie au quasiment inévitable retour réflexif de l'ethnologue sur son expérience de terrain. Comme pour le reste de l'ouvrage, l'écriture est très agréable et les références bibliographiques discutées sont choisies avec beaucoup de pertinence. Au total, il s'agit d'un ouvrage non seulement passionnant à parcourir, mais aussi probablement du plus important travail ethnographique réalisé sur la voyance contemporaine dans les sociétés industrialisées à ce jour.

PEOPLE, PROTECTED AREAS AND GLOBAL CHANGE

PARTICIPATORY CONSERVATION IN LATIN AMERICA, AFRICA, ASIA AND EUROPE

GALVIN Marc, HALLER Tobias (Eds)
2008. Bern: Geographica Bernensia (Swiss National Centre of Competence (NCCR) North-South, Universität Bern: Perspectives, Vol. 3).
ISBN 978-3-905835-06-9. 559 S.

Eva Keller · Ethnologisches Seminar, Universität Zürich

In den 1980er Jahren entwickelte sich in der globalen Naturschutzpolitik ein Paradigmawechsel weg vom fortress approach, der auf der vollständigen Ausgrenzung lokaler Bevölkerungen von Schutzgebieten basierte, hin zu einem *community approach*, der auf Partizipation der Bevölkerung und sozio-ökonomische Entwicklung der betroffenen Regionen setzt. Die 13 Beiträge in People, Protected Areas and Global Change – die mit einer Ausnahme (Kapitel 11) im Rahmen des nationalen Forschungsprogramms NCCR North-South entstanden – gehen der Frage nach, ob und inwiefern sich diese grundlegende Veränderung in der Praxis tatsächlich manifestiert. Der Befund ist ernüchternd. In Afrika geht der *fortress approach* ungehindert weiter, wenn auch unter dem Deckmantel von lokaler Partizipation, um den Finanzstrom aus dem Norden nicht zu gefährden (Fallstudien zu Tansania, Madagaskar, Äthiopien und Kamerun). In Asien ist die Situation weniger krass, wenn auch nicht grundlegend anders, wobei auch das nepalesische Vorzeigebeispiel (Kapitel 10) sich bei genauer Lektüre als durchaus nicht nur positiv herausstellt, insbesondere nicht für die ärmsten Bevölkerungsgruppen der betroffenen Region (Fallstudien zu Nepal, Indonesien und Vietnam). In Lateinamerika (und teilweise auch in Asien, siehe die Fallstudie über Sulawesi, Kapitel 11) ermöglichen Schutzgebiete der indigenen Bevölkerung, sich als nachhaltige Hüter der Natur zu qualifizieren und Indigenität als politische Ressource zu mobilisieren. Dies führt zu einer breiten lokalen Unterstützung für die Schutzgebiete, auch wenn die lokale Partizipation auf dem Papier wesentlich grösser ist als in der Realität (Fallstudien zu Bolivien, Peru und Argentinien). Aus sozialwissenschaftlicher Perspektive kann die Frage gestellt werden, ob der lateinamerikanische Erfolg nicht mit einem gewissen Vorbehalt betrachtet werden sollte, denn er wird erst dadurch ermöglicht, dass lokale Bevölkerungen die westliche Fantasie der in Harmonie mit Mutter Erde lebenden Naturvölker strategisch geschickt reproduzieren. Das in Bezug auf die Partizipation und Mitbestimmung der Bevölkerung einzig wirklich erfolgreiche Beispiel, das besprochen wird, betrifft das Jungfrau-Aletsch-Bietschhorn Gebiet in der Schweiz (Kapitel 13).

Die Stärke der Publikation liegt darin, dass sie eine umfassende, klar präsentierte Übersicht über die weltweite Realität von Naturschutzzonen bietet. Im Hinblick auf die mittlerweile schwindelerregende Anzahl von *conservation studies* ist eine solche Übersicht eine höchst willkommene Erleichterung. Im letzten Kapitel präsentieren die Herausgeber zudem auf fast vierzig Seiten ihre zusammenfassenden Schlussfolgerungen; diese beinhalten eine Matrix, auf der alle Fallstudien in Bezug auf die Beziehung zwischen Theorie und Realität (die in den meisten Fällen eine Diskrepanz darstellt) positioniert sind. Als Sammelband zeichnet sich das Buch dadurch aus, dass alle Beiträge einen klar erkennbaren gemeinsamen Nenner und einen kohärenten Aufbau haben. Inhaltlich stark sind alle Kapitel auf der Ebene der ökonomischen und politischen Analyse, welche auch den meisten Platz beansprucht. Die Befunde der einzelnen Fallstudien machen deutlich, dass lokale Bevölkerungen Schutzgebiete nur dann unterstützen, wenn sie dadurch ökonomische Vorteile erlangen oder sich zumindest erhoffen. Im Fall der Indigenen Gruppen führt dieser Weg über die Schaffung von politischem Kapital. Letztlich geht es um die Kontrolle über Land. Inhaltlich deutlich weniger stark ist die Beschreibung lokaler Lebenswelten, wobei dies auch ausdrücklich nicht der Fokus der Publikation ist. *Thick description* ist dünn gesät, auch im einzigen Beitrag, der sich explizit der Analyse unterschiedlicher «Weltvisionen» zuwendet (Kapitel 1). Auch im Kapitel zu Madagaskar, das ich aufgrund meiner eigenen Spezialisierung am besten zu beurteilen vermag, manifestiert sich ein Mangel an Kenntnis grundlegender Aspekte der beschriebenen Gesellschaft auf Seiten des Autors; dennoch sind dessen Beobachtungen in Bezug auf die zentralen Fragen des Sammelbandes aussagekräftig.

Einer der interessantesten Beiträge ist die Fallstudie aus der Schweiz, nicht, weil sie an sich interessanter wäre als die anderen, sondern weil sie sich so klar von allen andern Beispielen abhebt. Im Fall des Schutzgebietes rund um den Aletschgletscher war die lokale Bevölkerung in allen Phasen des Projektes in den Diskussions- und Entscheidungsorganen adäquat repräsentiert. In Bezug auf die Partizi-

pation und die Wahrung der Interessen der betroffenen Bevölkerung, d.h. in Bezug auf den Fokus des Buches, ist das Projekt daher ausgesprochen erfolgreich. In ihrer Schlussdiskussion führen die Herausgeber diese Erfolgsgeschichte auf das föderalistische System und die direkt demokratische politische Struktur in der Schweiz zurück (S. 517, 522, 540f.). Obwohl diese Erklärung zweifelsohne zutrifft, scheint mir, dass sie den eigentlichen Kern der Sache übersieht: Die schweizerische World Heritage Site stand von Anfang an unter völlig anderen Vorzeichen als alle anderen im Buch präsentierten Naturschutzprojekte. Neben der Tatsache, dass die betroffenen Gemeinden aufgrund des politischen Systems nicht gezwungen werden konnten, sich dem Projekt anzuschliessen, gibt es zwei fundamentale Unterschiede zu den Fallstudien im Süden. Erstens ist das eingezonte Gebiet mit sehr wenigen Ausnahmen unbewohnt (S. 472, 481). Dies ist kein Zufall, der sich im Gegensatz zu den anderen Kontexten aufgrund der natürlichen Gegebenheiten aufgedrängt hat, sondern widerspiegelt meines Erachtens ein höheres Mass an politischer Vorsicht und sozialer Rücksichtnahme als in den anderen Fällen. Zweitens ist das schweizerische Projekt der einzige Fall, in dem die Kulturlandschaft – Weiden, auf denen Kühe grasen, Alphütten, Wanderwege – als ebenso schützenswert anerkannt wird wie die Naturlandschaft (insbesondere der Aletschgletscher und die Bergfauna und -flora). Das Projekt definiert denn auch die Kombination und den Kontrast zwischen diesen beiden Elementen als das eigentlich Schützenswerte. Die Autoren und Autorinnen des Kapitels kommen sogar zum Schluss, dass «[t]he risk faced by the cultural landscape in the World Heritage Region must be assessed as greater than that facing the natural landscape inside the perimeter of the WHS [World Heritage Site]» (S. 500). Im Süden hingegen wird das, was im Norden als Kulturlandschaft wertgeschätzt wird, als Evidenz der Zerstörung der Natur durch menschliche Eingriffe verurteilt. Es drängt sich die traurige Schlussfolgerung auf, dass das schweizerische Projekt die Beteiligung und die Bedürfnisse der lokalen Bevölkerung ernst nimmt, weil es sich bei den Menschen in den Berner und Walliser Alpen um Europäer in einem reichen Land handelt und nicht um Bauern am Rande eines afrikanischen Regenwaldes. Während im Süden die Beziehung zwischen denen, die Naturschutz vorantreiben und der lokalen Bevölkerung oft eine neo-koloniale ist, diskutieren die beteiligten Parteien in der Schweiz auf Augenhöhe. Die wahrgenommene Distanz zwischen den Akteuren ist klein. Es wäre deshalb interessant, das schweizerische Beispiel mit anderen Schutzgebieten im Norden zu vergleichen, bei denen das politische System die Beteiligung der Bevölkerung nicht erzwingt, um zu sehen, ob in solchen Kontexten mit Europäern ebenso skrupellos umgegangen wird wie mit Menschen im Süden. Die Fallstudie aus der Schweiz verdeutlicht eine weitere Ungleichheit zwischen Nord und Süd: Das schweizerische Schutzgebiet bedroht die Existenz der lokalen Bevölkerung in keiner Weise; vielmehr drehen sich die Diskussionen darum, wer was gewinnen könnte, insbesondere durch touristische Einnahmen. Die Unterstützung der Bevölkerung für das Projekt basiert dennoch nicht in erster Linie auf deren ökologischer Überzeugung, sondern auf dem ökonomischen Potential der World Heritage Site. Es ist daher geradezu absurd, von Bevölkerungen im Süden, die Schutzgebiete oft mit einer massiven Bedrohung ihrer Existenzgrundlage durch Landverlust und nicht selten mit dem Leben bezahlen (u.a. durch Angriffe von wilden Tieren), zu erwarten, dass sie Schutzgebiete aus «ökologischer Einsicht» unterstützen. Eine solche Forderung an die Bevölkerung in den Schweizer Alpen käme unter gleichen Umständen niemandem in den Sinn.

Wenn Bücher daran gemessen werden, wie viel diejenigen, die sie lesen, dabei lernen, dann ist People, Protected Areas and Global Change ein sehr wertvoller Beitrag zu einer wichtigen Diskussion. Es ist zu hoffen, dass diejenigen, die direkt an der Planung und Durchführung von Schutzgebieten im Süden beteiligt sind, diese Studie zur Kenntnis nehmen und zu den Befunden mehr als nur Lippenbekenntnisse ablegen.

LA MARQUE JEUNE

GONSETH Marc-Olivier, LAVILLE Yann, MAYOR Grégoire (Eds)
2008. Neuchâtel: MEN Editions.
ISBN 978-2-88078-032-6. 250 p.

Gaëlle Aeby · Université de Genève (Département de sociologie) et Haute école de travail social · Genève

De 2008 à 2009, certain·e·s d'entre vous ont peut-être découvert au Musée d'ethnographie de Neuchâtel une exposition intitulée «La marque jeune». L'ouvrage qui l'accompagne permet à la fois d'approfondir les thématiques abordées et de (re)découvrir les images de l'exposition par de belles photographies des salles et des objets présentés.

Les concepteurs du projet, Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor, nous proposent un parcours en six étapes afin de déconstruire la catégorie jeunesse et de comprendre les relations complexes entre jeunesse, contestation et consommation. Le premier chapitre commence par un titre évocateur d'un autre temps, *l'âge d'or*, afin de nous rappeler l'émergence encore récente de cette étape de la vie que nous appelons la jeunesse. *Péril en la demeure* annonce le deuxième chapitre en évoquant la crainte ressentie par les Helvètes matraqués par des informations sur la violence des jeunes. En continuant dans ce questionnement du passé, le chapitre 3, *comme un disque rayé*, remonte aux années 1950 pour considérer l'évolution des représentations et des discours sur la jeunesse. Les stéréotypes sur une jeunesse dite en déperdition sont questionnés, décodés et dépassés dans le chapitre 4, *le salaire de la peur*. C'est la partie la plus dense par le nombre de contributions qu'elle rassemble; l'enjeu est effectivement de taille alors que la jeunesse est la cible de bien des discours dénonciateurs. Délaissant la figure d'une jeunesse menaçante, le chapitre 5, *la révolte purifiée*, change de propos et donne une vision dynamique et positive de la jeunesse comme vecteur de changement social de par sa tendance à la rébellion. Enfin, le dernier chapitre emprunte son titre à Bourdieu qui déclarait que *la jeunesse n'est qu'un mot*, enjeu de variabilité historique et sociale, enjeu de luttes. Ce parcours en six étapes est intéressant et stimulant; il est cependant dommage que le chapitre d'ouverture ne comporte qu'une seule contribution qui, au-delà de son intérêt propre, ne répond que partiellement à la thématique indiquée.

Au fil de l'ouvrage, certaines thématiques reviennent de façon récurrente, telles les sous-cultures juvéniles. Joël Vacheron retrace l'histoire du *Centre for contemporary cultural studies* qui a permis d'instituer la jeunesse et les sous-cultures juvéniles comme des objets légitimes en sciences sociales. Leur étude était alors étroitement liée à une réflexion sur la résistance à l'ordre social selon un schéma de lutte entre classes sociales. Cette approche a par la suite été critiquée et actuellement la plupart des chercheurs ne considèrent plus ces sous-cultures comme des entités cohérentes et homogènes, mais s'intéressent à leur porosité, leur hétérogénéité et leurs frontières labiles. Alain Müller retrace également l'histoire du concept de sous-culture en prenant comme point de départ de sa réflexion sa propre rencontre avec la sous-culture punk dans une démarche qu'il nomme une auto-ethnographie. D'autres auteurs décortiquent avec art des sous-cultures juvéniles liées à la musique. Denis Jeffrey compare l'esprit hippie à la culture punk, sélectionnés pour leurs caractéristiques contrastées. Marc Tadorian décode pour nous les mystérieux graffitis qui surgissent sur les murs de nos villes et en particulier l'un d'eux situé à Bienne. Les origines de l'émergence du hip-hop et de sa diffusion en France sont le sujet de l'article de Virginie Milliot. Elle souligne les relations qui existent entre une sous-culture, tel le hip-hop, et une culture dominante, mettant ainsi en lumière l'enchevêtrement culturel. Elle démontre comment le défi, compétition de rue entre danseurs, parvient à se maintenir et même à s'étendre à un niveau international malgré sa délégitimation par les institutions. Dans une perspective historique également, Claire Calogirou analyse la construction du métier de disque-jockey et son évolution en suivant les développements technologiques. Deux auteurs se penchent sur la sous-culture techno. David Rossé compare les sens donnés par différents acteurs et notamment la visée révolutionnaire qui semble loin de faire l'unanimité parmi eux. Ismaël Ghodbane s'intéresse aux apprentissages transférables dans d'autres sphères d'activité et constate que la participation dans un tel mouvement peut faciliter l'insertion dans la société.

L'articulation entre les pratiques individuelles et collectives est opérée par deux auteurs de façon particulièrement intéressante. Tania Zittoun observe que la culture offre des zones exploratoires qui permettent aux jeunes

de s'orienter et de conférer du sens à leur environnement. Elle s'interroge sur les expériences que les jeunes font lors de leur rencontre avec des éléments culturels socialement partagés tels qu'un roman, un film ou une œuvre d'art. L'appropriation de ces ressources symboliques qui contribue à la transformation des jeunes serait une alternative aux rites de passage en déclin dans les sociétés industrialisées contemporaines. David Le Breton explore des zones plus obscures qui jalonnent également le chemin vers l'âge adulte. Il étudie les ritualisations mises en place par les jeunes eux-mêmes en quête de sens. Ce qu'il nomme également rites intimes de contrebande se rapproche des conduites à risque, voire des comportements ordaliques, et met parfois la vie des acteurs en danger. Il pose un regard critique sur les sociétés actuelles qui – selon lui – manquent de rites de passage pour accompagner les jeunes vers l'âge adulte. Dans les deux cas, des fonctions traditionnellement assurées par des pratiques collectives se (re)négocient à titre privé ou au niveau du groupe des pairs.

Les représentations de la jeunesse sont questionnées sous de multiples angles. Aymon Kreil explore les liens entre jeunesse et *salafisme*, mouvement religieux pour un renouveau de l'islam, en Egypte, et la forte association entre les deux termes dans le discours commun. Gianni d'Amato et Katri Burri décrivent et analysent une manifestation qui s'est produite à Zurich en 1968 en se questionnant sur l'orchestration d'une révolution culturelle qui a changé la société de l'époque. C'est une jeunesse rebelle et vectrice de changement qui apparaît là dans toute sa force. Enfin, Olivier Guéniat dénonce le décalage entre la réalité de la délinquance juvénile et sa perception. Les médias sont les principaux responsables de ce décalage; en effet, par la surexploitation d'un même fait divers, ils créent un effet multiplicateur auprès du public. Guéniat montre que notre société s'est globalement pacifiée au cours du temps et que ce déclin historique de la violence est passé sous silence.

Questionner le lien entre jeunesse et consommation est l'un des nombreux objectifs de cet ouvrage. C'est Jean-Marie Seca qui, tout en portant un intérêt plus précis aux musiques actuelles, développe une histoire des stratégies publicitaires qui ont pris pour cible privilégiée les femmes et les jeunes. Franz Schultheis observe quant à lui que l'être jeune se caractérise par le fait de ne pas être établi, soit de se trouver dans un moratoire socio-économique. La situation actuelle, notamment au niveau de l'emploi, crée une précarité pluriforme pour les jeunes. Toutefois les qualités jeunes sont promues comme l'image idéale du salarié-entrepreneur de soi. Il semblerait donc que la jeunesse joue un rôle de laboratoire social d'expérimentation d'un nouvel *habitus* économique, celui du salarié employable et concurrentiel soumis en permanence aux lois du marché. Schultheis met également en avant l'ambiguïté des mesures envers la jeunesse, qui est devenue la représentante des problèmes sociaux. Il y a des politiques sociales pour la protection sociale de la jeunesse et, simultanément, une protection de l'ordre social face aux jeunes.

Pour Howard S. Becker, dont le texte est présenté en anglais et en français, le terme jeunesse est également relatif. En vingt-trois pensées, il démystifie avec humour les préjugés que chaque groupe d'âge porte sur les autres. L'ouvrage se conclut sur la vingt-troisième: «Pourquoi ai-je annoncé vingt-trois pensées? C'était un choix arbitraire et voilà que je ne me souviens plus de la dernière. Dommage.» (p. 266) Déconstruire les catégories, dénoncer l'arbitraire du discours médiatique, mettre à jour les décalages entre représentations et réalité, tels sont quelques-uns des défis que cet ouvrage propose afin de nous faire regarder d'un autre œil la jeunesse. En filigrane, on retrouve, tout au long de l'ouvrage, l'image d'une jeunesse révoltée, régénératrice de nos sociétés et porteuse des symboles de mai 68 avec un fort accent sur les sous-cultures artistiques. Si cette approche reste attrayante, il ne faudrait pas perdre de vue la jeunesse comme une étape du parcours de vie, et parler plutôt des jeunesses au pluriel. Les dimensions de classe sociale et de genre ne sont notamment que peu mobilisées dans ces articles. Malgré ces quelques regrets, le but de cet ouvrage est atteint et les images de l'exposition contribuent à renforcer l'atmosphère de questionnement qui est au centre de cet ambitieux projet.